

ERREURS DE JEUNESSE

Thomas MUNIER

Ce livre est dédié à la personne
qui pour vous sera
la morsure sur les carreaux.

Bande-son pour l'aveuglement

BARDO POND : *Ticket Crystals.*
Rock psychédélique de l'overdose et du désespoir.

BORIS : *At last feedbacker.*
Drone spectral, larsens comme autant de nouvelles frontières

CULT OF LUNA : *Salvation.*
Post-hardcore, fonds marins, espaces blancs et grandes révélations.

ENVY : *All the footprints you've ever left and the fear expecting ahead*
Screamo fragile, détresse et violence des erreurs toujours commises.

EVANGELISTA : *Prince of Truth.*
Post-rock sous respiration artificielle, douleur à surface de chant.

GODSPEED YOU ! Black Emperor :
lift yr. skinny fists like antennas to heaven !
Post-rock gracile et blessant à l'écoute du monde en floraison.

Henry GORECKI : *Symphony for Sorrowful Minds.*
Opéra des échos, des chambres closes et de la peine muette.

Arve HENRIKSEN : *Sakuteiki.*
Jazz zen à bout de souffle pour cœurs en friche.

JACK OR JIVE : *Absurdity.*
Jardin zen des contemplations désespérées.

Neil YOUNG : *After the Gold Rush.*
Folk à fleur de peau.

Agnès OBEL : *Philarmonics.*
Traversée d'une forêt en songe, tristesse du réveil.

PORCELAIN : *I've got a really important thing to do right now*
but i can't do it cause i'm asleep
Post-rock adolescent traversé de voitures abandonnées.

Cher monsieur D.,

Tout d'abord, je tiens à vous remercier de tout mon cœur pour l'attention que vous avez porté à mes textes. En effet, il est rare de rencontrer des personnes qui, à défaut d'être tout à fait *réceptives* à ce que l'on veut faire passer, ont au moins le pouvoir de *comprendre*.

Pour vous éviter une trop mauvaise impression, je ne vous avais envoyé que mes meilleurs poèmes. Me voilà fort démuni, à présent.
Vos remarques m'ont paru très judicieuses. Par exemple, je suis conscient que j'abuse des adjectifs. De même, je suis d'accord que toute poésie doit tendre vers une totale individualité, une expression, ou plutôt une *surexpression* de la personnalité. Au départ, je me suis appuyé, il est vrai sur les œuvres de quelques auteurs pour bâtir mes propres objectifs. *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire ont été pour moi un détonateur. Je me suis surtout inspiré de sa théorie des correspondances entre les différents sens, comme vous l'avez sûrement remarqué. Francis Cabrel m'est aussi familier, et je crois me souvenir avoir écrit *Mon ivresse* en écoutant du Cabrel en musique de fond. Cependant, mis à part l'étrangeté de certains termes, cela ne ressemble pas aux compositions de ce chanteur. J'ai commencé à vraiment découvrir Rimbaud il y a un mois et demi, mais je n'ai pas encore lu ni *Une saison en enfer*, ni les *Illuminations*. Une amie d'Hypokhâgne a justement décelé les intuitions de Rimbaud dans mes écrits ; c'est elle qui m'a fourni certains de ses poèmes. Quant à Mallarmé, il m'est tout à fait étranger. J'ai honte de l'avouer : je suis absolument inculte.

N'est-ce pas alors une ferveur innée qui agite les écrivains, et qui frappant au hasard, fait songer les mêmes univers à plusieurs hommes à la fois ?

Évidemment, mes poésies n'ont rien de très original. J'aurais plutôt l'impression d'être à un stade embryonnaire. Toutes les visions sont ancrées dans mon esprit, il ne reste plus qu'à en imprégner la matière, à imprimer la *révélation*. La maladresse de mes premiers textes met ce point en évidence : le poète non épanoui ne peut que vomir un enchaînement incohérent de mots, voulant décrire ce qu'il a entrevu l'espace d'une seconde, et qui est simplement inconcevable. A ce moment-là, à travers une déchirure du normal, il a eu accès à ce qu'il est même impossible de ressentir ! Vous pouvez aussitôt déchiffrer sa confusion, et tout l'échafaudage visqueux sert juste à soulever l'*événement* inhumain.

J'essaye de tirer ma ligne vers des sensations inédites. Vous l'aurez deviné, le thème principal ici abordé est l'amour. Car le tâtonnement est si grand que l'on doit procéder étape par étape. Pour se préserver, il faut respecter des paliers de décompression. On est parfois si fébrile que l'on en oublie la métrique, la rythmique ; tout cafouille, va trop vite, pour que de la fumée émerge des résumés limpides : au bout de l'abandon, le principe consiste à laisser de côté conscient et inconscient, on est entier absorbé par les spasmes entre les perceptions.

Dès lors, le monde ne peut plus être au dehors, mais à l'intérieur de votre crâne (le cerveau ne nous cache plus que c'est *lui* qui voit), et l'outre-monde apparaît enfin : il s'agit d'en saisir toute l'extase, et l'abjection du gouffre. Dans toute ma prétention, j'aimerais atteindre une écriture capable de transcrire le centième de cette fusion, cette intensité au-delà du sensible. En plus, elle devrait atteindre tout lecteur comme un coup au ventre ; mieux, une vrille. On ne lit plus, le poème *vous* lit. Il faudrait ressentir le poète et non le lire : les mots s'effacent liquides, et deviennent stimuli, parties intégrantes de notre être dans le maelström des fuseaux électriques. Ensuite notre être se fait lui-même univers, il y a retour au spectateur primitif, la particule : sa totale impossibilité d'agir et de raisonner lui a payé la clairvoyance ultime. Il y a propulsion vers le divin, la damnation.

De cette grande utopie, je n'ai encore tiré que des borborygmes. Mais les mots s'appellent les uns les autres, se soudent parfois une éloquence sans votre intervention *volontaire*. On a donc grand espoir, malgré la vanité du travail accompli.

Je vous joins quelques autres de mes créations, plus anciennes. C'est sans doute moins bon, la déstructuration et la force du signifiant n'y sont guère fouillés. L'important est de collecter les avis de ceux qui, comme vous, plus courageux, moins oisifs, sont plus en avant sur la planche du condamné, plus proches de l'émotion suprême, et des invraisemblables hallucinations qui précèdent la mort.

LES CHEVEUX DE CLAUDE

Claude est assise son dos devant moi et sur ses cheveux frappe notre Étoile coulissée sous l'orange des rideaux. Le fleuve afflue hors de son lit par crues sublimes, en cataractes soulevant le limon brun des profondeurs, l'or des rochers, et la moire piégée depuis le crépuscule. Son flot déferle aux rabattements de ma poitrine, au-delà de toute lumière ses eaux transportent une voix dorée, son corps ourlé en courbes réverbère sa pureté dans ces métamorphoses, sur une gamme aérienne, étendue aux pensées ; chaque mèche est un souffle ascendant vers ma tête, une noyade féconde, en soie, effervescence.

Rien n'exprime la mélancolie de sa chevelure comme la ferveur du sommeil à l'approche des visions, sa dérive qui s'infuse intraveineuse, dardant ses échos en variations dans l'atmosphère, sans compter ce que mes yeux n'y peuvent surprendre, les senteurs décalées à l'ardeur des mélodies tactiles, sous les abysses l'explosion pour le départ...

Le jour de ma mort, je sais en quel torrent mon âme se réincarnera.

RÊVÉE

Espacée du ciel haut soudain la terre accueille
Entre ses champs trop étroits ce que mes pensées
Charrient d'obscur et d'intense, aux lacs d'insensées
Secousses, évadées de mon cœur qui fou recueille

Ce dont l'homme est horrifié, les précieux mirages
À traduire impossibles. Et par-delà, sirènes
Déformées les lignes du réel sont géhennes
Passées sur toi, puis la ployure aux rais sauvages

De ton corps part infuser la grâce à ta bouche
En accord avec tes yeux quand tes mots s'attouchent
Aux bords des flots bondissants d'un calme abyssal ;

Enfin ton âme entière à peine atténuée
Transperce en luminescents torrents de nuées
Sur les doux sons de ta chevelure hivernale

Ce que mon âme affolée cherche à percevoir,
Ne sachant plus reconnaître, à défaut de voir ;

Les collisions de l'au-delà sur les écueils
Du suprême Inconnu où je veux toi mes veines
Implanter ; où contre tes jambes, et dans ta peine,
Heureux priant en ce flottant silence, au seuil

De la mort m'endormir me réduire au sillage
Des particules, influx, de ta peau ; avancer
D'un pas serait partir vers l'abîme et danser
Dans tes sens pour l'éveil. Aujourd'hui davantage,

J'attends ton amour avant de nous conquérir
L'essence intuitive en insomnie murmurée,
Plus loin que le ciel ce qui semblait emmuré ;
Un autre y puise, aveugle alors que tu expires !

L'APPEL

L'arôme aux lacis de lait s'élève et velours
S'envole à tes flancs, glisse aux flots longs de tes hanches
Sur les lueurs lovées longeant ta vie le fleuve,
Et s'éloigne en échos faibles ; alors je m'abreuve
A l'inflorescence enroulée, aux vents qui penchent
Vers ton enveloppe, une escalade où l'air lourd
S'accouple à ta surface, ondulations liant
Tes plongeons téméraires, amnésies des sommeils.
Emplissant loin mes bras, ton corps son cri soulève,
Tes cheveux lacent mes doigts de douleurs vermeilles,
Cavalcade où la brise et le brun s'alliant
Ruissellent, aux fards trempés, la cantate immergée.

Poussé par le vertige en flammes, il est trop tard
Pour arrêter ma course ; aux lignées des mensonges,
Ta résonance intime comblant mes grands songes,
Parle, arrache-moi la peau... Étends tes regards
Qui dans leur humble évanescence ont hébergé
Les heurts lancés des horizons ; en passant leurs arctiques
Rayons m'ont lacéré le visage, et mon sacrifice
M'entraîne à tes sillages, allongé dans ton âme :
La mienne en filigrane, approcher ta mémoire,
Te penser, voir le monde enlisé désespoir ;
Depuis mon cœur par ta suprême élancée de femme,
Adieu au reste et voguant hors du précipice,
Ton identité nous portant, franchissons les failles

Élargies dans nos esprits, ouvrant les portiques
Des continents sensoriels. Montant ma foi sur
Tes lèvres, où pieux dressés éventrent ma poitrine,
Défont d'amour mon crâne, effrénés tambourinent ;
Mon œil écrit les ultrasons, je défaille
En fractions de lumière élucidée ; ta gorge
M'envoie les adieux de nuit muette et m'assure
Qu'à tes feux l'homme est aliéné, devient la forge
Partie de mon cœur et fondue au clair éther
Énonçant du tout sa vérité délétère,
Ramassant dans ses pleurs les chagrins de l'espace
Chromé au temps qui happé, effusif, trépasse
Sous l'extase inouïe de l'étreinte !

Rêve absorbé, éveil me blessant ; la voix n'est plus restreinte ;
Prise aux tissus des souffles, accrochée aux lambeaux,
Dans mes mains en ce monde, eau couronnée de chair ;
Mortifié de folie, ceignant ta démesure,
La peur métal tranchant me draine à notre enfance,
Les débris à t'offrir sont surtout mon fossile,
Ma clameur levant dessus les chœurs des tombeaux,
Mon amour imprégnant tes yeux contre tes cils ;
Me livrant à toi, découvrons la délivrance,
Séparons les dieux de nos grandioses mesures,
Notre fusion des êtres, ô enfin surenchère
Du ciel plein l'insoutenable écho des flambeaux !

ASYNCHRONIE CONVULSIONNISTE
(Tu es si proche)

Difficile en de force éteignant chaque antenne
Qui me lie ce monde et ses ramifications,
Tout droit douleurs enfoncées dans mon corps d'encore
Se transplanter loin d'ici ; mais quand même assez
Si les convulsions fusant de mes doigts se prennent
Dans tes bras propulsées par cent duplications,
Saisir mes sens à pleins poings, jouant haut du cor,
Son surgonflant mes poumons afin d'amasser
La folie qui désaltère...

Aux croisées des couloirs jouxtant les nocées pâles
Par une instantanée déchirure à travers
Les tissus des univers, je ne sais plus vers
Quel sentiment hocher, désespoir ou extase,
Quand parmi tous mes odieux bafouillis de phrases,
Cette aube incandescente a coulé de ta voix,
Serpentant sur tes cils telles fines sépales
Qui reformées parlent dans le pli de ton cou,

Tracent sur la veine de ta gorge les voies
Insoupçonnées par où je m'enfile explorer,
Dans le trouble apaisement. La nuit penchant
Son songe en noir et blanc récite douce mère
La tendresse accablée de clémentes orées
Qui voudraient me rendre raison, vides pans chants ;
Au sein de mon âme aussi vaste que vos mers,
Un ténébreux chagrin me hante et je t'aime au

Point que souvent j'entends brutaux sous les longs coups,
Les semonces de mes cris, les jolis émaux
Retenant vos parfums de solitude errante
Éparpillés impacts de faisceaux irisés.
Or, je veux juste ému dans ma quête éreintante
Donner sans réclamer pour enfin m'asservir
A tes mains clous caresses, et tu peux te servir
De tes ongles ; voilà la place à inciser !

Au delà des ciels abandonnés, la recherche
Harassée nous repousse, et cela dès qu'auprès
De ta poitrine inquiétant silence, en sourdine ;

De lire échappé le besoin, car ressentir
M'importe avant tout, un soudain déséquilibre
M'enlève l'inutile et dès lors je ne cherche
Que ton cœur qui vibre !
Mais de quel ailleurs vient ton regard où s'inclinent
Les chœurs troublants des embryons, près

De leur souffle à l'unisson créant des musiques
Frôlant fragrances mentales, ourlées aux parois
De ton sourire ? A présent, rien ne peut mentir ;
Ma conscience abdiquante, à ta glorieuse audace
Bâtissant nos sensations fébriles, oui celles
Qui le réel démonté nous envoie aux connections
Des canaux vers la fuite, en accélérations
Nous disséquant par illuminations épileptiques,

Dépassant le désir, les vies cataleptiques.
Débranchées de nos esprits, ces viles ficelles,
Sous tes lèvres filant les rêves animaux
S'en vont sur mon crâne imprimer les hardis maux
Des élus trop lucides, et le temps se fait glace
Pour nous surprendre aux sommets d'ouragans lacés ;
Entrevois l'entière assemblée des créatures !
Sur ton ventre montant nos deux âmes, enlacées,

Enfin je découvre au jour le mal dénudé,
La voyance abjecte, énigme angoisse éludée
Qui tuerait l'humain de se voir si démuni !
Car dans mes mains, ta force agitée de spasmes
Se fait chair du monde en un souverain orgasme,
Fouaillant l'ombre atroce, alors abolit l'espace,
Démolit les perceptions ; en toi j'ai franchi
Tant de sacrées limites ; désormais ton esclave,

Au moins je veux consigner l'heure imaginable
De tes voyages. Adieu, la grâce effilée sable
Envahit donc nos peaux, de tout péché nous lave,
Gémit des éclairs cognant sur nos ossatures.
Ma sombre existence enfin du doute affranchie,
Je me sens engourdi ; contre ta blonde écume,
Tes cheveux, serrées torsades, et pures filatures,
Un instant je me pose ; ainsi mon sang s'aggrume

Comme englué de pétrole, abat mes organes,
Affolé de ma vie détruit l'écran diaphane,
Déversé de mes veines, élancé à grands flots,
Bousculé par son savoir, sa violence unis,
S'envole à ta portée en chaleureux sanglots !

MADAME

N'inclinez pas la tête, et déportez votre œil sur moi. Je suis de cette beauté qui vous ferait franchir les dernières barrières. Certes, je ne suis qu'un domestique mais, madame, je suis amoureux de vous.

Votre âge a l'attrait des traversées, votre jeunesse la résistance aux cauchemars, par les marées qui vous guettent. On m'a dit que l'univers était infini, mais que l'espace vital se réduisait à une pièce. Si vous trouvez la clé d'une porte, ouvrez-là, une autre se referme derrière vous. Je veux monter dans votre chambre, quels qu'en soient les risques, ou plutôt parce que le danger est grand, justement.

Sortez-moi de cette promiscuité des âmes, ne vous reculez pas à ma tête posée contre vos jambes ; il est trop tard. Je ne vous fais aucun serment, sinon celui de vous élever là où jamais vous n'avez osé vous aventurer. Embrassez-moi, communiquez-moi votre force, car pour moi vos lèvres sont un passage. Extraordinaire.

N'ayez pas de larmes parce que mes mains voyagent aux frayées de votre corps, partez avec moi ; vous êtes mon navire. Riez à nos étreintes, prenez-moi pour un amant ; notre expérience outrepasse de loin les autres, une flèche qui pulvériserait sa cible, et passerait derrière son écorce.

Pas la peine de crier ; ta voix a tant dérivé qu'on ne t'entend plus.

POÈME SANS TITRE

Fille en lambeaux accroupie sous les débris de ses vêtements, qui croit s'être décousue de toute fibre d'humanité.

Les mains s'abattant, la folie s'écarte les possessifs et les accusatifs, la terrible violence qui la frappa.

Dans la rupture des larmes des cris, à l'intérieur elle se sait forcée et même temps sa vie entière est abattue.

Trop dur d'atteindre son âme que la force a déchue, qui peut-être en elle à jamais ne voudra plus recevoir des autres, de crainte d'avoir à faire confiance. La terreur de n'y surprendre qu'un vide mortel.

Face à elle, j'ignore s'il faut la ramasser de son déroulement, si j'ai droit pour ma passion.

Et je me mortifie d'être un mâle, j'ai honte d'avoir un pénis, et je répugne d'être ainsi armé contre elle. Seigneur, pourquoi avez-vous inventé l'amour ; je maudis la nature qui dans son bouillonnement pousse les corps à se rejoindre et engendrer, car il n'était qu'amour pour elle, c'était amour de son corps et de son martyre, besoin de se compléter en elle, car lui sans elle n'est qu'un météore, que le produit des particules inanimées ! Bon sang, éloignez-moi d'elle, je n'ai pas envie de l'aimer et de me croire puissant comme lui. J'ai trop vu de ses striures, de sa rage, pour vouloir être capable de recommencer.

Laissez-moi désactiver ma conscience, n'être pour elle qu'un habit de calme, que je lui donne en tout oubli de ma réalité, qu'elle n'en prenne que pour son plaisir son extase, que je lui laisse l'opportunité de me faire violer à son tour. J'ai tant le désir d'être un être humain, désir sidéral privation des astres, celui qui pense... à négliger sa chair. Puisqu'elle a vaincu, quand elle se resserre, quand elle se bloque, quand elle prouve à l'homme qu'il lui est dépendant, qu'il est fripé et qu'elle le déploie. C'est nue qu'elle revêt le monde de son déshonneur, sa peau écartelée rachète, au fond de son râle, permettez-lui d'arracher à sa victime son propre orgasme, offrez-lui de baptiser les coups en noblesse. Croyez qu'en sa mort, sur sa gorge d'où l'espoir fuit, le bourreau se rétracte, que la peine le comprime jusqu'aux tisons des chromosomes, qu'inscrit partout sur son visage perforant ses yeux, et même par le haut-le-cœur des cycles meurtriers, il se meurt plus fort qu'elle.

Et puis elle se venge en le faisant s'incarner, ricaner, son talion est mon mal ; puisque je veux assez devenir douleur pour aliéner la sienne, assez m'éteindre pour qu'elle recrée son rayonnement jusqu'aux confins de l'univers en dévotion.

ALICE

Ses doigts pliés aux miens, l'ascension d'un sourire
A son visage aux astres, auras cachées des vues ;
Son amour tréfonds ; mers intérieures, où j'ai vu
Le long soupir gisant pour l'espace à mourir,
Aux incarnations, jusqu'à travers leurs yeux rouges
Ce que voient les lapins blancs dans l'heure intangible ;
Ma confiance en elle, expliquant l'imperceptible
De mes pensées, où elle embrasse à ce qui bouge

Au sein de mes poumons, déjoue l'acide l'air,
Me raconte où l'esprit prise après la mort, vers
Ses cheveux aux soleils, quand son regard diaphane
Que je veux animer, le temps qui se fane
Entre ses bras, puits bouclant son cycle en voyance,
La vie à rebours, puis remboursant la brillance
De minuscules, émotions, écroulant les coups
Frappés à l'inverse, éternels hurlant les cous :

Morte avant de venir au monde, aux dieux qui beuglent,
Pour m'épargner, elle est si aspirée quanta
De silence, alors je jure au peuple humain dans
Sa pauvreté : je serai pour sa vie béquille,
Un soutien à ses jambes, une voix en ces lieux ;
Pour l'accueil de la terre, elle a cédé les cieux
Car chacun en symbiose échangeons nos survies
Effrénées. Le monde à ma portée m'enjoint d'en
Partir, mes paupières branchies me servent à
Respirer. Hélas, ma pauvre Alice est aveugle !

LA MUSE EST MORTE

Le vieux poète accoutré d'un long manteau tient
Dans ses bras le corps de sa Muse épanouie
De nudité. Dans sa mort semble évanoui
Son pubis doux comme un frisson. « Ravie aux tiens ! »,

Il se lamente. Un excès de vin, de colère,
Il lui a porté un coup de trop. Des filets
De sang sur son crâne ont fait sa vie défiler
Sur les chemins de l'atelier. Sa peau à l'air

Appelle encor sa main. « Elle est partie trop vite !
Si proche et plus rien. Elle allait m'ouvrir les portes
Dernières, et tel un explorateur qu'on déporte,
Aux dimensions de ses périls, j'évite

La mort, dépassant le tunnel, où plein de fièvre,
Au dehors du possible, enfin arrivé,
Prêt à marquer sur mes nouveaux yeux rivés
L'envers du monde et son effet qui nous sèvre

Du réel ! Elle et moi en étions folie ;
L'astronomie des yeux, le baiser baromètre,
Tout son corps livré à mes désirs géomètres,
Mieux que les vaisseaux était la recherche au lit

Des facultés immergées, et son âme ouverte
A ma science était sur le point de révéler
Les maelströms sanglants qui font l'esprit ailé,
Sa voix, ses viscères, en noria, ses lueurs vertes

Tremblaient du suc des télépathies alvéoles,
Où j'allais m'engager ! ». Poète, horrible enfant,
Monstre égoïste, exaucée ton ambition folle,
Tu peux dès lors la disséquer, voir ta trouvaille,
Planète enfermée au supplice des entrailles
Ou débris, amertumes, hémorragies en faons.
Si seulement tu l'avais un peu aimée !

VIEILLE BOUTEILLE

Devant tes beaux pichets, je ne peux plus attendre ;
Ta vapeur nous unit, et fait de nous des frères,
Nous partons aussitôt vers tes flots sanguinaires.
Là où mon crâne est creux, tout me parait si tendre.

Le bateau de nos yeux est chargé prêt à fendre ;
Plus fiers que des marins, plus pressés que la mer,
Pour gagner tes bras rouges, où nous chantions naguère,
Lorsque le crépuscule était couleur de cendre.

Liqueur bénie qui as effacé mes chagrins,
Tari mon gosier et asséché mon destin,
Je boirai jusqu'à l'oubli des futurs éons.

Et parfois mon esprit trop embrumé de vin
Croit soudain avoir saisi quelque part au loin
Le mirage étourdissant de la damnation.

LES AUTRES SENS

Le paysage à la fenêtre n'est qu'un cimetière gris. La Cité grimace à mon regard. Qu'aperçois-je depuis mon cent-cinquantième étage sinon la masse grouillante des pauvres gens qui peinent, trébuchent aux autoroutes noueuses de l'esclavage urbain ?

Leur malheur est si grand qu'il monte, nausée, jusqu'à mon balcon. Les fumerolles des immeubles se balancent, molles, assassinent le ciel, l'infectent d'humeurs jaunes et visqueuses.

La ville entière est une machine, les fils de son cerveau se lovent, vils serpents, sinuent entre les rues effondrées autour de moi. Les facettes des autres vitres ricanent à ma vue, et cliquettent leurs clameurs de haine aux rais malades de l'horizon. Les vers s'infiltrent dans mes yeux, leurs larves investissent mon corps ainsi qu'un malaise maudit. Les bolides mugissent en bas, lancés par l'interminable course de la folie.

La puanteur se terre au fond de leurs égouts, parfois organise ses excursions morbides à travers les coursives inextricables ; alors les innocents tombent, ils n'ont pu s'acheter de masque.

Je sais qui dirige la ville. Les gigantesques bourreaux de l'informatique, de la publicité, de la consommation ! Ils jubilent du haut de leurs donjons, enveloppés de nuages verts, inaccessibles aux vapeurs carnassières.

Mes amis ont depuis longtemps oublié le chemin de ma chambre. Ma porte est croulante de numéros ; peut-être n'y trouve-t-on même pas mon nom. J'ai trop peu de courage pour descendre les escaliers, et revenir à l'asphyxie de le vie. Mes bras sont faibles, mon savoir inutile. A quoi me sert de travailler, si cela signifie se brancher à ces instruments voraces, poursuivre sa propre fin ?

Les filles ont le teint de la cire, leur voix s'est morcelée sur des faux vibrantes ; la civilisation. Pourtant le soir, j'étale des peintures profondes devant moi. Elles ne sont que chimères. Ils ont tué les livres, les microbes, la joie.

J'ignore la température du baiser, l'aurore des cheveux ne m'évoque rien.

De quand date ma première perfusion ? Mes larmes ont tant dégringolé qu'elles ont étourdi le moindre souvenir. Seule l'aiguille bienfaitrice me rappelle. Combien de fois me connectes-je par jour ? Ces questions ont-elles un sens ? Et encore, si elles en revêtent un, ce ne peut être que celui des citadins, des inconscients. Mais les autres sens…

Quand le poison envoie ses délicieuses étincelles, par-delà les entraves de ma poitrine… Je me précipite aux vertiges de La Cité. Les cloisons soudain diaphanes s'aspirent en moi, le songe tressaille dans mes fibres, guide mon vol sans frein. La vitesse me grise, puis bientôt m'épouvante. L'azur se craquelle de froid, entre parmi mes sensations tel pointes lourdes. La douleur s'injecte à mes yeux ; l'océan violet de deuil se courbe à ma venue, le firmament s'y plonge, plombé d'encre et de pétrole…

Et le soleil rose m'engloutit, mes membres arrachés s'éparpillent aux violons de mon martyre…

Souvent, la dose n'est pas suffisante pour voyager plus loin. Je forçai, augmentai la fréquence des perceptions, au risque de voir mes artères se tordre par-dessus ma peau…

Le premier trajet s'éventre dans mon cœur, et je me fondis à l'astre flamboyant ; rejoignis les substances floues de l'éther distendu. Les tourbillons s'engouffrèrent entre mes ongles, dévorèrent mes viscères de l'intérieur. Je me propulsai, ange meurtri, vers la voûte dolente des planètes à l'agonie.

La plus démesurée des plaintes grossit à la place de ma conscience, ainsi qu'un torrent d'or et de parfums moisis.

Ma tête atterrit sans dommage sur ses seins rêveurs. Les arabesques de ses murmures m'enlacent et m'évanouissent. Mes mains chutent dans un monde chaud, insensible. Il exulte de torpeur sous ma recherche, j'étreins ou j'embrasse. Le vide, la renaissance. Sa peau fredonne, ses lèvres me confondent avec une cape de nuit, enroulée à ses regards, tournant selon la ronde de ses mèches noires, liquides ; solubles sur ma langue en alcool tendre. Sa silhouette se tend contre moi, exhale sa passion, imprime une sarabande électrique sur les ondes de mes reins. Je perds l'équilibre.

Elle plante ses dents à travers mon cou, ouvre ma gorge comme si c'était une fleur. Le sang rompt ses digues, se libère de mon aorte et coule

dans ma bouche. La souffrance fraye son passage, hurle par le biais de mes infortunées cordes vocales.

Les illusions s'éclaboussent aux parois fissurées de mon crâne. Mais la prise était dérisoire, je recouvrai la connaissance sur mon lit, mortifié de sueurs froides, toujours aussi impuissant, méprisable.

Cette fois l'acide a rampé bête traquée, au plus secret de mes cavernes, il bouillonne derrière mes orbites, déborde, explose avec à sa suite chaque débris de ma chair.

Encore traverser les monts de cristaux stridulents, puis ressusciter cet amour impie, ensorcelé...

Je suis mort, et mon cœur sanglote jeté aux fauves.
Ma charogne court sur des sentiers épineux, les crépuscules s'écroulent et me font la chasse, la terre se flétrit pour égarer mes pas.

Le blizzard s'enroule, crache aux environs. Je suis enseveli jusqu'aux genoux par des draps neigeux, leur contact m'équarrit les os, me pétrifie les jambes. La tempête m'appelle, dieu invisible et souterrain, elle écrase mon thorax, broie mes paumes et mon front de flocons barbelés. Des scies venimeuses m'accablent les flancs, ma carcasse en lambeaux voltige, délirante, se mire aux cicatrices blafardes de la nuit. Je crie plus que de raison, croyant ainsi me sauver de l'air glacial qui me lacère les poumons. La banquise me compresse, des étaux givrés se referment sur moi, des pieux de gel rentrent entre mes côtes.

Ma détresse cisaille la pénombre ; je m'enfonce en cette terreur blanche à la façon d'une vrille lugubre.

Je regarde mon physique comme si c'était celui d'un étranger. Je ne reconnais qu'un être hagard étendu sur des couvertures froissées. Je suis de retour ! La hache du boucher cogne à ma porte. J'entends des mots sourds s'affaisser derrière ; phrases mâchées retombant grasses au plancher de verre :

" Semaines... Est-il là ?... Fou... Enfermé... le sortir... Quel malheur ! ".

Alors les humains seraient toujours vivants ? Non, ils vont découvrir ma condition, saccager mes trésors, brimer la magie qui commence seulement à se convulser en moi. Je ne veux pas qu'ils enfilent des brides à mes chers cauchemars. Ils viennent, tous embarrassés de bêtise et de sarcasmes, si prompts à condamner ma différence...

La seringue est le seul recours. Ce n'est pas raisonnable. A quoi bon ? Je n'ai guère le choix. J'ai de la peine à trouver la veine, tant je tremble. Je frissonne plus qu'un cadavre rafraîchi, je ne contrôle plus les pulsations de mes doigts. L'aiguille se plante là où bon lui semble, perce mon ventre et mes bras à l'envi.

Le décollage est si brusque que la gravitation me cloue sous mon enveloppe. L'atrocité se dérègle au fil de mes visions successives : La Cité démontée, les caresses meurtrières, le calvaire arctique. J'ai dépassé le pire des delirium tremens depuis des éternités. Mélangées au sein des ténèbres cruelles, les étoiles m'aveuglent, trépident amères sur la sensibilité de mes vaisseaux sanguins. Une migraine abominable m'écartèle les oreilles. Une tornade macabre s'entrechoque avec l'obscurité métallique, elle me cherche ! Je tente de m'éloigner, en vain ; le maelström mugit et me rejoint. Il va me hacher, mettre fin à mes espoirs ici et dans l'au-delà !

Mais j'existe. Je déambule éperdu auprès de ces marches sans fin. Des échos résonnent dans toutes les directions ; ils ne cesseront donc pas de me poursuivre ? Leurs paroles s'enflent et grondent en tonnerres. J'ignore vers où orienter ma fuite. Je cours au hasard, les dalles du plafond se rapprochent pour m'empaler, les murs se resserrent afin de bloquer ma retraite. J'abats toutes sortes de portes hautes, mais je suis bientôt écœuré d'effroi ; il n'y a que des macchabées pantelants là-bas, des animaux décomposés ! Je grimpe à des échelles raides. Las ! Mon souffle me rattrape, imprime sa sauvagerie aux tranchées de mes chevilles. Les hommes se sont métamorphosés en cacophonies hérétiques, des griffes fouaillent l'atmosphère en voulant m'écorcher. Le prêtre en robe noire me tend le couteau. Résolu d'échapper à ces carnages, je m'exécute moi-même. La lame affamée étouffe mes battements, je frappe et m'oppresse, rien ne m'extrait de mon coma de ronces.

La réalité s'évanouit à la fureur d'un tourbillon enivrant. Ces visages défilent, ironiques. Les gens qui m'ont aimé, chéri, réunis à mes côtés pour ma dernière fête, l'ultime orgie. Le temps des adieux. Je ne puis supporter ces sourires ; ce trop-plein d'affection charcute mes convictions, balaye ma mélancolie.

J'ai laissé passer ma chance !

Un requiem endiablé joue, déchire mon front. Une nouvelle vague de fiel extermine les forêts embaumées, l'hécatombe est la charrue

qui trace ses crevasses blessées au champ de mon identité. Les monstres se repaissent de ma structure ; la torture racle avant de m'éborgner.

Le démon m'agrippe, et me démantibule, je n'ai même pas la faveur de gémir pendant qu'il m'achève, en inhumant ses dards à mon corps stupide !

Une épaule intime me recueille ; ma femme me chuchote des prodiges qui ne luisent nulle part sinon à sa présence, phare riche et généreux. Ses yeux sont des torches suspendues à mon bonheur, j'imagine que sa joue posée près de mon chagrin me transmet des muscs scintillants. Elle n'a jamais de colère, sa stature m'éblouit lorsqu'elle se présente sous l'embrasure de notre domaine.

Les clairières bourgeonnent, anses fertiles aux rides de la terre. Les bois se penchent avec l'aubade de la brise. Les cieux sont des palettes déroutantes de moire et de lacs, un miroir sans limite où elle se noie.

Quand ils auront renversé ma porte, je serai parti pour toujours de leur pays fardeau.

EXPERIENCE

Il n'y a rien de plus clair, de plus filtré dans mon âme, que mon enfance. Aucun traumatisme ne me fera oublier les vastes pentes de ces murs, entrecoupées de grands vitraux blancs.

Mes parents chantaient, étaient sans pareil. Je crois que les sourires bruissants de ma mère, belle, enchantée, restent encore empreints sur mon berceau.

Et les rayons coulaient entre mes doigts, les visions se tressaient à mes cheveux noirs. Je rêvais des azurs étalés au sommet de ma maison, quelque part à la frontière du temps et du soluble. Il me suffisait d'un souffle, trépidant serré au fond de ma poitrine, pour qu'éclatent à chaque fois ces horizons tant espérés. Les forêts se renversaient au fond de l'océan, dans mes yeux ; je buvais le soleil à pleines gorgées ; les routes se précipitaient, loin, avec la traînée des caravanes et des seigneurs, leurs panaches d'épices et les parfums profonds.

Là-bas, vers les contrées immergées, secouées d'orages, quand les légendes s'enterrent. J'en étais le fossoyeur, qui priais les nuits de pleurer sur les sépultures. Alors je répandais leurs cendres aux campagnes fécondes, regorgeant de patience et de violence. Au détour de chaque soupir, l'aventure ressuscitait.

Hélas, souvent, des tempêtes menaçaient ma plénitude. Venues d'un Ailleurs terrifiant, empêtrées par la foudre et la colère. Je ne sais plus si je les ai frôlées, où si elles percutèrent mon cœur de pauvre enfant…

Mes meubles se chargeaient d'un vernis traître, partout les gardes noirs m'épiaient. Et lorsque je guettais à la fenêtre étroite, implorant mes chers paysages, seuls étaient là pour m'accueillir les sapins, piques tranchantes engluées de sang, le glapissement du renard se faufilait à travers mes veines, fragmentant ma mémoire délicate…

Mais je suis fort. Mes parents avaient disparu, aspirés par les diables. J'ai retrouvé mes collines, je me suis abreuvé à la musique d'autres rivières. L'ocre et la myrrhe chamarraient les chaumines sur mon passage. J'étais le souverain et démiurge des versants olivine, ma main caressait le daim et murmurait aux nuages. Ayant laissé choir la pourpre et le dais, j'errais parmi les chuchotis indistincts des lagunes, poursuivais les étoiles dans l'étrange limpidité des cieux.

J'ai appris à domestiquer les brises et leur langage. Comment l'expliquer à vos faibles consciences ? Les sons sont pris au piège dans ma gorge. C'est parfois au-delà des yeux en mince fente d'un chat que les limites des univers s'abolissent. Vous ne pouvez saisir le sens de mes paraboles, car vous ne sentez pas ces autres images dans l'atmosphère. Entendez-vous au moins, quand le soir s'alourdit sur vos dos, ces effluves échappés de là où rien ne devait exister ? Percevez-vous les auras des cœurs loyaux, suspendues aux ombres de tous les justes ? Je ne me manque pas d'amour donné, d'amour reçu. Dès que ma vie défaille, la déesse me recueille, étreint mes os et mes viscères. Pas besoin de compassion. Les temples psalmodient sous mon cœur, je suis ivre de ces vins qui jamais même ne frissonneront en vous. Je ne mendie pas vos regards. Du côté retourné, des multitudes de vasques profondes me contemplent et m'interrogent.

Laissez-moi tranquille. Vous êtes anormaux, vous êtes tellement... atrophiés. Vous prétendez que j'ai tort, mais n'avez-vous pas entrevu le rugissement des châteaux autour de mes montagnes ? Je suis libre, enflé de ces solitudes vierges.

Vous m'accusez d'imagination ! Ce n'est qu'un terme de votre invention pour justifier vos propres barrières. Vos livres et nos discours ne recèlent rien de beau. Vos théories sont vaines, vous vous débattez, tentez de survivre, ou de vous soustraire à la vie ; tout cela est dérisoire. N'écrasez pas les gens plus lucides que vous, ne prenez pas peur et ne fracassez pas les ailes des anges ; leurs larmes vous empoisonneraient !

Je n'ai nullement envie de vous parler. Je sais depuis des ères que les vallées, les cascades, et même les fées n'ont pas de voix. Les êtres muets sont polyglottes, ils communiquent avec un champ éperdu d'entités, des animaux jusqu'aux clairières, et finalement écoutent ce qui parvient de l'éther depuis toute son étendue gracile.

Je n'aime pas vos femmes. Je suis meurtri à leurs perfections, et leurs rires sont des abîmes. Elles ignorent la peau lustrée de la nature, on ne baigne pas dans leurs cheveux comme dans le jade des baies au couchant, et leurs regards n'auront jamais l'ardeur des sanglots fragrances.

Je ne ferai pas un geste. Le rocher est immobile, pourtant ses cantiques s'élargissent à travers les interstices de ma peine. Les angles de l'espace sont invariants, or ils se meuvent entre des éternités cataclysmiques.

Vos plaintes me laissent indifférent. Pourquoi trouvez-vous que rester courbé au coin de cette pièce froide sans s'alimenter est une faute ? Un tel raisonnement est irrationnel. Vos cris ne me causeront plus de douleurs. Je suis insensible à vos asiles, votre absurdité.

Je remue à l'intérieur de ma membrane, je suis une chrysalide et bientôt je me déchirerai ; mon essor enfin balayera les illusions de votre monde.

REQUIEM POUR MA RAISON DE VIVRE

Pour seul cortège à là-bas, la plainte des loups,

Les moins lointains proches, autour d'elle à sa voie suivre
En silence et sans prières, aux mains qui délivrent
Ses liens. Seul tombeau, la douceur après les coups.

Sa présence avait promis la lumière au bout
De la nuit même, et nous faisions bien plus que vivre
En nous aimant car nous arrivions à survivre
Ici tout en réinventant parmi le Tout

La façon d'exister, ou bien de disparaître
Comme à la dissipation du soir, sa souffrance
Visage en glace, et son inadmissible absence
Des lieux, de mon cœur, l'effacement de son être

Pour bientôt aux mémoires, animée, reparaître
Aucun paradis, l'âme affranchie de substance
Rapportant l'indicible, et comblant l'inconscience,
Reste incarnée en nous, en attendant de naître.

N'ayez pas deuil car elle respire autrement
Jusqu'à l'oubli du temps et c'est moi qui suis mort,
Sous les amnésies d'où aucun son ne ressort,
Vers le néant par ses bras lâché lentement.

JUSQU'À LA FIN DU COMA

I. Prélude

J'arrive au bout de toi, à la fin de ta course. Qui fait encore tourner mes désirs, entre nos bras les pulsations à nos lèvres arcs étendues ? Je me hisse à ton angoisse au bord des évanouissements, tu oscilles près des saccades, là où la lumière s'enfouit s'électrise bleue oh tout se fond et martèle dans ma tête… L'abandon de ta voix me retire la vie, empêche-moi de chuter. Hier, j'entrais dans ton âme qui s'acclamait circulaire. Hélas, à croire qu'on pouvait trop donner, même la volonté au prolongement des doigts, son corps en arcades abaisse le jour, elle virevolte parmi les rires des moins fous, son cœur s'installe sur les poitrines des danseurs et l'asile au frémissement des murs dans son effroi s'effondre.

J'ai la peine déstructurée, enfin qu'on me laisse au moins lui offrir… Les mots restent écrans, la parole plombe l'air, mon sang se pompe au ralenti sous tes yeux le freinant. Je voudrais m'échapper au loin de ce corps, partir par les déchirements des membres, et écarter ce cerveau, ne plus se servir de l'âme ! Les émois s'écoulent, ce vieux ruisseau charrie mon existence. Finis les douleurs et leurs engourdissements, les nerfs me pianotent leurs messages, la vision s'assainit, ton visage vrille pulvérise la conscience dans son plan. Je voltige animalcule, avant que le cauchemar se raccroche et rassemble ses conglomérats, me tue à trop changer de traits, la déflagration disperse mon crâne !

Les tuyaux des machines me font parvenir du dehors les bruissements, derrière les cadrans les oracles. La nuit se liquéfie, pèse ; les pas arpentent les corridors au gré des perditions, je sens que s'enchevêtrent les vestibules descendent regrimpent claustrophobies décollages dans les canalisations au cœur des turbines s'emballer le souffle retrouver sa respiration, fonctionner à tout prix, les vérins vrombissent, la glissade les culbutes des plaintes s'agrippent, la matrice interstitielle se coordonne, étend ses racines puise au suc de l'énergie tes mains s'appuient pour relancer les flux qui me retiennent !

Elle a trop tardé. Le silence devient clair sous le regard qui se résorbe aux échos des cacophonies dans leur ligne alors le chaos se lâche

liant les parties plus rien définitif évincé, l'oubli vient blanchir l'instant. Les sensations ultimes, ne reçois que ma souffrance, accepte le pur de la prière au paroxysme. Apaisement, froid, immobile. Sauvegarde mes rêves emplis ta mémoire de vaisseaux. Étrange comme soudain on affranchit les illusions.
Tout commence quand on se rend compte que l'on n'a rien compris.

II. La détresse.

D'ordinaire, je suis perdu au fond d'une vieille maison, une cahute en bois qui souvent me semble trop étroite. La lumière de la lampe remplit les planches et leurs anfractuosités. Dehors, le désert se tend, le vent y projette la mort à travers les corridors des cauchemars, la nuit envenime tout. Des moindres racines aux grands vagissements de fauves, tout se gorge d'obscurité, si bien que même l'effroi se définit par cette couleur.

Et cependant, en regardant par le carreau, au hasard des rocs, d'une colline, les épines de rayons se diffusent, une fenêtre oscille vers moi. Au loin, par-delà l'escalade, elle est la seule demeure habitée ! J'ai alors si confiance que sans savoir qui sommeille là-bas, ne pouvant simplement m'arracher à la chaleur et son appel, je me rue contre le sable dur, je cours à m'étrangler par mon souffle, des bras veulent me saisir et m'écorchent nu, partout l'ombre se resserre sur moi, enfile des souches sous mes pieds. La tempête écroule ses traits sur moi et ondule sa violence cognant sur toute la douleur de mon corps, mais sans fin l'horreur vidant mon regard, je me précipite vers toi !

Mais ton refuge se perche derrière l'océan ; je coule ; c'est toute une meute aquatique qui cherche à me happer les jambes avec des claquements de crocs. La glace traverse mon ventre et ma colère, sans cesse mes bras perdent la force de me projeter en avant. Le ciel nocturne plonge à l'eau, dans ma tête, les lames me soulèvent puis me jettent au loin, j'avale le trépas à grandes gorgées, toujours j'avance ou recule, sans savoir où se balance le temps, où me noie l'espace. Chaque vague qui se rabat manque de m'assommer, mais à chaque reprise le flambeau pointe à nouveau, le courage me revient. Soudain la lueur s'élargit phare,

aveuglément le chant m'emmène hors du danger. Rien ne peut exprimer ce que je ressens, sinon cette nage éperdue, mes côtes sont un navire frêle qui se fait fusée pour partir à ta rencontre !

Regarde-moi, avant que je ne sombre, ouvre la porte, porte ton corps dans l'embrasure de tous les halos des cierges ; c'est à genoux que je t'atteindrai et je pleurerai contre tes jambes ce qui m'avait poussé à risquer ma vie avec une telle conviction.

Je t'aime à la mesure de ta grandeur, de ma lutte, pour ta mélancolie, comme je vénère ta joie. Tes angoisses me labourent, et je veux les combler, je veux te donner comme dans mon bonheur et dans la confusion des larmes, juste distiller tout ce qui de moi pourra te rendre heureuse, et poser sur toi dans ton âme la paix, et le souvenir éternel.

III. Interlude.

Le sommeil s'enfonce, mes bras ignorent les brèches des perfusions, et pèsent coton dissous à l'atmosphère. Ma boîte crânienne abrite une impression familière. Mon regard se concentrait sur un foyer, un aura. Le cœur tendu à la distorsion des cordes vocales, votre ventre a des congères des lamentations. Soudain l'ataraxie vous secoure, plus rien. Un translucide astre en équilibre.

Des *soleils utérins*, comme en a vu ce poète dont jadis j'avais visité des brumes ; souveraine, la femme transporte son monde gestationnaire, la génération s'étire sur des nœuds, les soulèvements viscéraux me hantent.

La transition. L'impression se précise. Sclérifié vers la ligne de fuite, un visage s'entre-tisse aux fluides du ciel. Désolidarisée de toute gravité, finalement mon identité n'est plus que la cavalcade dans sa direction...

Des auréoles me pénètrent au fond des yeux, ma chitine se lacère pour en libérer le contenu !

Vient sa reconnaissance. Des torpilles régulières paradant le dur de votre torse. L'esprit se défenestre, plane aux lettres en rangées, parle avec sa langue de traumatismes.

L'étreinte se prolonge électrochocs elle m'embrasse les lèvres parfums, révélations pêle-mêle comme ces bondissements de raies vertes. Aux écrans, l'encre de plus en plus fort, j'avoue mon délire élastiques relâchés parmi les boucles du cerveau, s'écouler en elle pire qu'une nuit.

Ils me composent abandonnant toute substance. Je m'échafaude un nouvel être, des perceptions au vide-ordures, sentiments collisions époques.

Je crois encore ressentir leur désarroi, le lugubre me racle, les poisons se pompent pour être substitués aux cascades amoureuses de mes veines.

Par pitié ! Lâchez vos bistouris, desserrez les pinces, les massages. Une vie de votre côté m'embarrasse. J'ai fait corps avec les membranes au lieu de les laminer, pour mon amante frôler ses jambes, converser avec les décrochements de mes poids qui s'éclaboussent sur elle, les âmes unies leurs entrelacs confondus...

Rassurant, de s'en abreuver à gorge déployée, de cette impression familière... Pour se griser, cet organisme en perdition injecte d'identiques hormones à chaque reprise.

Damné, trop tard je me réveille et j'étais en train, quand le tout trop comblé se craquelait, de faire l'Amour avec la Mort !

IV. Sauvagerie.

Ne te retourne qu'une fois, pour la voir et les regrets.
Elle est comme de trop au milieu de la rue en projection, la répercussion de ses pas creuse des vagues dans ma léthargie. Les cheveux d'un noir liquide, une averse fine qui converge d'un angle à l'autre de son visage, sans cesse une hydrocution brutale que ses yeux contrôlent. Son tailleur orange la porte aisément en haut du trottoir, les gestes millimétrés, qui mesurent constamment la juste rondeur de ses seins, le retenue des hanches.
Pas le temps de bifurquer. Elle m'empoigne les bras, et son regard me moleste : « Inutile de me présenter. Je suis ton double inconscient. Toute ta vie j'ai erré à t'attendre. Te voilà enfin déconnecté et je prends ma place. Je m'y sens bien. Sais-tu comme il est suave de vivre dans ton corps ? Non pas qu'il soit confortable, mais au contraire parce qu'il grouille et gémit, craque de toute ta vie qui déborde... C'était lui faire justice de lui donner une âme à sa dimension, de le sanctifier âme. Accompagne-moi. Nous allons achever ton œuvre, ou plutôt la commencer. Ignare, sais-tu qu'il ne faut pas le chercher loin, ton Ailleurs ? Surtout pas chez un autre esprit... L'évasion s'amorce en

s'enfermant. Tire les volets des yeux, érige des murailles autour de ton cœur, et rentre en toi-même. Empêtre-toi dans les lianes, enlisé au fond des bras, écoute-moi.

Tu vas m'offrir l'Au-delà et en échange, je te l'écrirai. Aujourd'hui triomphe car cet être qui te manquait est venu. Le plaisir, l'illumination parviennent quand au terme de l'abandon, tu deviens l'autre et ce que tu lui donnes lui fais subir, tu le reçois, n'existes que dans son amour, la règle des vices et des versa détournée pour votre seule extase ! ».

Des rayons diffusent à travers l'appartement, se ploient remous à la rencontre des draps. « Il est temps de mettre notre cerveau nu. », soupire-t-elle ses mains font flotter le tissu des chemises. Elle m'accorde les larmes pour raviner mon visage ; je tente de lui insuffler les hallucinations de mes voyages fictifs, mais elle fondue contre moi soutient que c'est superflu ; puisqu'elle est moi, connaît déjà tout.

La traversée des sens cingle envers les solitudes, les épidermes appariés parlent leur froideur, le muet de leurs effluves, nous conjuguons le souffle aux parcours des bras, près des lèvres à genoux recueilli contre elle mon étreinte est sa prière. Je pars sous la torpeur entre ses jambes dont l'aube glaciaire me rentre dans les paumes, l'aventure au-delà du baiser exaucer ma religion à l'extrême des physiques à cet instant ma soumission est rédemptrice ; puisqu'à s'immiscer de désir je la sens se cabrer, son âme entière succombe aux vibrations ses paupières closes ont emporté le cosmos à l'intérieur d'elle.

Sa poitrine oscille en dépit des secondes immobiles, pure au paroxysme frémit sa peau la terre ferme, rêve pèlerin qui gouverne le cardiaque de l'air le toucher la vue fait se rompre les neurones sa figure en transverbération – adieu ! – lui dire juste une phrase…

Il n'est plus que l'élongation de mon organisme, je crois boire ou derrière le crâne absorber… Les paysages en clapotis opaques, puis des dialogues embarras âme emballée, je décrypte sa partie rêvée, les poursuites en apesanteur, et la lui transmets embrassade je l'aime pour qu'il m'enlève aimer pour quitter, apercevoir l'ondulation des doigts au passage de nos chairs. Je l'aime car en face de lui ma poitrine est comme vide ; comprenez je suis sa personne j'éprouve un besoin mortel de son néant, je veux périr dans sa naissance.

Je voudrais soudain être aveugle, je m'étouffe sur l'embrassement pour respirer les langues ainsi près se parlent mieux j'ai envie de dormir

le mordre en lui le froid qui court sur son corps, j'ai juste le droit qu'il m'appartienne avant le suicide…

Que jamais son incendie mental ne s'apaise !

Les voies devant moi se multiplient, des teintes inconnues virevoltent en face, plus fort que la profusion des spectres, des fréquences, des décibels. Accordez-moi de ne penser qu'à moi, faites que ce précipice égoïste me donne le courage d'ensuite retourner au fond de ma geôle… J'ai l'impression de grandir à toute allure et ma peau ne supporte pas, ma tête mon bassin s'évanouissent à l'échauffement des muqueuses, tout mon physique perd sa consistance alors sur mon ventre, jusque dans ma gorge, un cri astral me bouleverse, tout à coup, j'ai compris tout ce à quoi l'Amour pouvait mener, j'ai tout *ressenti*, et je serai dévastée pour l'éternité car au moment même où l'offrande la fusion est si effrénée que plus aucune autre sensation n'est présente, aucun mot de ce monde ou d'un autre n'est à même d'expliquer quoi que ce soit… Mon double, bénissez le coup qui vous a assommé, car peut-être au moins vous avez vécu l'expérience…

Elle pleure une marée de sons inarticulés, ou plutôt elle ne dit rien sinon à moins d'un langage d'ultrasons, de lumière à la seconde qui m'envahit les yeux jusqu'à les faire éclater. Elle veut écrire le poème de son agonie. Avec ses ongles, sur mon dos à vif, message enté en moi, une trace indélébile.

Seigneur, je veux être à ses ordres jusqu'à la mort, vivre avec elle, par elle et ne plus vivre autrement… Hélas, l'électrocardiogramme vient de la tuer dans un sursaut, là, pointant son aiguille au creux de mon regard, soudain un flash de décharge ; mon corps fait un bond pour m'épargner la vision de son départ.

Là, achevez-moi sans miséricorde, droit au cœur !

Dieu m'a fait rencontrer Ève pour nous rappeler la condamnation perpétuelle : pour quelques minutes de liberté, un siècle de repentir.

V. Dénouement.

Il me semble être inconscient depuis des millions d'années, enfoui au centre de la vase, par un passage étroit le ciel est un noire abysse englué de nuages. Tout homme a disparu de ces lieux honnis, moi-même

je ne suis certainement plus de cet espèce, peut-être encore une amibe douée de perception, sous l'étourdissant canevas microscopique. Mon âme a connu l'abominable diaspora, au sein de milliards de cervelles, toutes les existences sauf la sienne, tour à tour mon propre tortionnaire et victime, étranger à ma conscience, à peine présent entre les agglutinations de mes cellules. Malgré ce voyage jusque dans les sous-sols, les bas-fonds des pensées, plus qu'au centre de l'astre qui réfléchit, l'évidence : en dépit des sonars qui nous franchissent, des fantômes, des anges invisibles, le surnaturel n'existe nulle part : aucune trace de ces décollages, ces rencontres avec les dieux censés mugir entre les noyaux des atomes, ces esplanades sur les plaines d'une musique, contact inédit, rien des brûlures, radiations banales, morts et accouchements dans le même sang qui se recycle indéfiniment !

Puits ces visages ; parmi leur sphère dépassant l'horizon, on ne m'en a jamais destiné un ! Ma solitude est leur messie.

Jusqu'au jour où toute vérité éradiquée, au fil des limbes, là où l'endroit est l'envers, le mouvement statique, le futur un passé...

Vous pouvez mettre des verrous, des murs de Planck, des vides sensoriels et affectifs, elle et moi sommes ubiquité après avoir renoncé à toute vie.

Nous avons un visage, un physique, qui pourrait changer à volonté ; pas la peine de se propulser sur les rampes ; vos anciens sens déshérités tout est tacite entre nous, une connexion presque énergie éclairs bleus de foudre ; une autonomie tout à la fois penser seul retourné à l'autre.

Je ne peux deviner de quoi le lendemain sera fait ; sans doute me réveillerai-je assaini de cette passion alors laisse-moi aujourd'hui te livrer une éternité.

Je ne te promets pas longtemps mais beaucoup, ici l'espace compte plus que la durée !

Le trépas la vie sont négatifs l'un de l'autre naissance est décès ; chacun cristallise l'immatériel de l'autre, en évapore le réel.

Elle était assise à mes côtés, sur une chaise ordinaire. Un chignon soigné, une jupe grise la serrait jusqu'aux genoux. Au-dessus de sa chemise blanche, son visage avait des traits plus fins et plus neigeux encore, indiscutablement vieillie. Et elle sourit à mon intention, accoudée à une petite table ronde, où reposait un vase. Les fleurs avaient été changées fraîchement, leurs parfums coloris rendaient la scène

impressionniste, indéfinissable. Associé à la tapisserie, cela me renvoyait un paysage inconnu, pourtant familier.

Je serrais son sourire de soleil, yeux de phare par la pénombre, je la serrais très fort. A genoux sur le sol, non pour la retenir, simplement pour profiter au mieux de sa présence. J'en avais le droit car à cet instant elle m'était toute acquise. Et tous deux heureux, qu'elle se gorge d'amour à un point insoutenable…

Annihilé de bonheur, dans ma maladie, je lui murmurais la plainte, pour lui remémorer la seule chose qu'il est digne à mes yeux de dire à une femme : « Je t'aime ».

TOUT s'arrête dès que l'on croit avoir tout compris.

CONCLUSION

Un après-midi, j'essayais d'imaginer où pouvait gésir mon âme après le trépas, puis tout à coup, je me suis posé la question : « Et si c'était nulle part, autrement dit à aucune époque, dans aucune dimension ? ».

La grande fêlure, la noyade au centre du précipice puis l'esprit se dissout, plus rien, Rien.

J'ai aussitôt secoué la tête pour en chasser cette idée.

Que j'ai peur de mourir !

LE DÉFI À LA MER

Mer du réel, vois dans mes rides, en multitudes,
Les reflets des forages creusés dans ton ventre
Par mes filets pour repêcher tous les monstres, entre
Tes gouffres, enclavés. Errant sur les vastitudes

De ton écume au loin longeant les platitudes,
Littoraux battus par tes tsunamis qui rentrent
Dans mes côtes ; à présent après percé ton centre,
Aucun torrent n'infléchira mon attitude,

Mon intrépide voilier cingle aux déferlantes,
Plongeant vers la dérive avalant l'horizon,
L'épice amer des lames, au bout des flots saisons,
Un typhon mêlé à l'enfer, une descente

Où noyer ma haine, où la vie de l'homme est lente
Ou nulle ! En bondissant par les remous tisons
Des vagues, en combattant les grains, courroux prisons
Des géants marins, après la course haletante,

Me voici enfin parvenu au terme ultime,
Le tumulte enragé qui les récifs décime
Au fond du précipice ici l'eau rejoint l'air.

Rame, esquif orgueilleux, ou glisse à ta chimère !
La cataracte emporte une frêle galère
Vers le Néant où elle espérait voir l'Éther.

CRÉDITS

Polices d’écriture : Day Roman, Mom's Typewriter.

Artwork de couverture par Malik ML Williams. Image sous licence Creative Commons BY-NC.

Crédits : *katz. Galerie sur flickr.com

Si j'inclus des images en licence creative commons BY–NC dans mes publications, c'est avant tout mon texte que je commercialise. Pour respecter l'esprit de cette licence, je m'engage à ne pas commercialiser les images seules, sous forme de tirage ou de licence par exemple. Je ne distribue pas non plus ces images seules dans quelque réseau que ce soit, hormis quelques unes en basse résolution pour illustrer mon travail, et toujours en créditant les auteurs des images d’origine. Je peux aussi retirer les images du livre à la demande de son auteur.

Du même auteur

A retrouver sur :
http://thomasmunierauteuroutsider.comyr.com/

Romans :

La Guerre en Silence
Un folklore urbain déguisé en histoire d'amour déguisée en thriller conspirationniste. Qui orchestre la Guerre en Silence ?

Hors de la Chair
Une trilogie de terrorisme spectral dans le labyrinthe urbain de la superstition.

Recueil de nouvelles :

Glossôs
Science-fiction rurale et légendes urbaines, des champs de blé et des trains qui n'arrivent jamais à destination, un canevas de feux de paille.

A paraître :

Vendanges :
Poésie en prose, tendresse, naïveté, voyage et surréalisme.

« Je vais me retirer avec les larmes du silence
que les horloges à eau, calmement
déguisent en fleurs de firmament
et épanchent sur les rivières de l'indolence.

Je me retire, sur les notes fragiles des sabliers.
Là, les grains qui s'étirent comme des cascades
emportent le flux de mon corps sans façade.
Là, les heures s'envolent comme des cavaliers »

« Pourquoi les cigarettes sur les quais
de mes voyages, cigarettes de souvenirs
brillent-elles dans la nuit
plus fort encore que les rires les étoiles ? »

Le Pavillon Mélancolique
recueil par Géraldine Munier

http://lepavillon-melancolique.over-blog.com/